

l'école nouvelle
française


REVUE DE

.....

L'ÉCOLE
NOUVELLE
française

LE MINISTRE DES SCIENCES
L'ÉDUCATION - A 420
UNIVERSITÉ PARIS 8
100 rue de la Liberté
93000 SAINT-DENIS CEDEX

45

————— NOTRE BILAN —————

—————

JUIN 1956
mensuel



COLLECTION
L'ÉCOLE NOUVELLE FRANÇAISE
pour les éducateurs

- G. ARMETT. — EN REGARDANT MES ENFANTS VIVRE
Observations, au jour le jour d'une maman.
225 Fr.
- R. COUSINET. — L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE ET
L'ÉDUCATION NOUVELLE.
Dans quel sens cet enseignement devrait-il
s'orienter pour s'adapter aux sciences histori-
ques et à la psychologie des enfants ? C'est
l'importante question brillamment traitée par
M. Cousinet, chargé de cours à la Sorbonne.
240 fr.
- R. COUSINET. — FAIS CE QUE JE TE DIS !
Simples conseils aux mères de famille, donnés
avec humour et sens pratique 150 fr.
- R. COUSINET. — LA CULTURE INTELLECTUELLE
L'auteur s'est proposé de définir la culture
intellectuelle et d'en montrer les exigences
pédagogiques. Un fort volume 600 fr.
- X.X.X. FICHES DE DECOUVERTES série B
Ensemble de 32 fiches réparties en 4 sujets :
mer — forêt — village — ferme. Fiches d'ex-
ploration du milieu établies par les meilleurs
techniciens des méthodes d'éducation active.
150 fr.

NOTRE BILAN

I

L'ÉCOLE NOUVELLE FRANÇAISE termine son année non sans quelques difficultés matérielles qui nous ont causé des retards dont certains de nos abonnés nous ont témoigné leurs regrets et pour lesquels nous leur présentons nos excuses. L'art est long et les mois sont courts, nous nous en apercevons sans cesse, et que le temps rendrait bien service s'il pouvait suspendre son vol, mais il ne serait plus le temps. Mais, heureusement pas plus que le temps, la vie éducative ne s'est arrêtée, et elle a poursuivi son cours avec une persévérance qui est réconfortante en somme. Alors que la grande ferveur éducative, qui avait apparu en 1920 au lendemain de la première guerre mondiale, s'était trop rapidement éteinte, celle qui s'est rallumée en 1945 continue de brûler d'un feu toujours plus vif. Rien n'égale l'ardeur des parents à être mieux informés des difficultés de leur tâche et des moyens de les résoudre, si ce n'est celle des pédagogues, des psychologues, des médecins qui apportent une pareille ardeur à les y aider. Non seulement les parents sont conviés à se rendre à l'école, à ces Ecoles de Parents qu'à Paris, à Grenoble, dirigent d'éminents spécialistes, à lire d'excellents ouvrages qui leur sont destinés, mais des journaux, même de ceux qui auraient été loin de penser il y a quelques années à de pareilles rubriques, s'empresent chaque semaine ou chaque mois, avec beaucoup de bonne volonté au moins, à guider les parents dans une tâche que devrait simplifier, et que complique au contraire l'augmentation de la natalité ! On pourrait dire que les conseils éducatifs à l'usage des parents se multiplient à tel point qu'ils n'aient que l'em-

barras du choix. Ils l'accordent volontiers, tout en remarquant que c'est précisément l'embarras du choix qui les gêne. Car, dans ce domaine, comme dans bien d'autres, la difficulté est moins de porter remède au mal que de le diagnostiquer. En éducation comme en médecine, un mal connu est déjà à moitié guéri. Quand « ça ne va pas » à l'intérieur de la famille, la difficulté est d'abord de découvrir ce qui ne va pas (faute de quoi on n'y pourra porter remède), puis de trouver pourquoi « ça ne va pas », ce qui est plus difficile encore si les causes du mal sont anciennes, ou involontairement ou volontairement dissimulées par ceux même qui auraient pour mission de les chercher.

L'activité n'est pas moindre chez les pédagogues spécialisés. Que les projets de réforme de l'enseignement, jusqu'à celui même qui est à l'étude au moment où nous écrivons ces lignes, se soient multipliés depuis 10 ans, il est trop facile d'en faire un sujet de plaisanterie. Cette multiplication, qui se rencontre en tous pays depuis l'*Educational Bill* de 1944 en Grande-Bretagne, est en somme un signe réconfortant que tant de bonnes volontés, conscientes des problèmes à résoudre, en cherchent avidement des solutions, et, si ces solutions n'ont guère consisté jusqu'ici qu'en modifications de structures, tous espèrent bien que ces modifications, en apparence purement extérieures, réagiront sur les méthodes et l'esprit même de l'enseignement.

Mais si tous ces signes et toutes ces tentatives témoignent bien de l'intérêt continué que portent à l'éducation les pédagogues, les psychologues de l'enfance, les éducateurs, les administrateurs, les parents, l'opinion publique, ils témoignent aussi d'une certaine inquiétude. Et cette inquiétude, pourrait-on dire même, est accrue par tous les efforts entrepris pour la faire disparaître. A se voir conseiller tant de remèdes, et des remèdes si variés, les parents peuvent croire volontiers que le mal est grave, multiple et si divers qu'ils aient à perdre tout espoir de le guérir. A voir se succéder sans interruption les réformes (ou les projets de réforme) chez les professionnels de cet art où ils ne sont que des amateurs, les parents sont excusables aussi de juger la tâche à ce point difficile, et eux-mêmes excusables de s'en mal acquitter, puisque ceux même qui y sont spécialisés et y ont été préparés spécialement, sans cesse mécontents de la façon dont ils

s'en acquittent, ne cessent d'y chercher, et, semble-t-il parfois, un peu à tâton, de meilleures techniques.

C'est que, pour la raison que nous venons de signaler et pour d'autres encore, leur tâche apparaît aux parents de plus en plus ardue. Certes on sait bien que les mêmes plaintes reparaissent à chaque génération. Quels sont les parents qui n'ont pas cédé, au moins une fois dans leur vie, sans parler de ceux qui y cèdent sans cesse, à la tentation du : « Autrefois les enfants étaient plus obéissants et plus calmes. Aujourd'hui on ne peut rien en faire. Où allons-nous ? »

Mais, tout en faisant la part de ce qu'il y a de convenu dans ces regrets traditionnels qui, au fond, tendent surtout d'une part à conférer aux parents sur leurs enfants une supériorité aussi bien passée que présente. (« De mon temps, les enfants étaient supérieurs à ceux d'aujourd'hui » équivalant à « quand j'étais enfant j'étais déjà supérieur à ce que sont aujourd'hui mes enfants »), et d'autre part à décharger les parents de leur part de responsabilité dans le comportement de leurs enfants, nous serions assez disposés à reconnaître que tout dans leurs plaintes et leurs reproches n'est pas verbal et conventionnel. Il est certes extrêmement difficile, on pourrait dire presque impossible, de comparer, par des suites d'observations ayant quelque valeur scientifique, une génération enfantine aux générations précédentes. Mais, si on excepte l'enfance rurale qui doit sa supériorité à sa situation exceptionnelle, il semble bien qu'on soit en droit d'affirmer que les enfants urbains d'aujourd'hui présentent en effet une turbulence et une agitation plus grandes que celle des générations antérieures.

II

A Paris en particulier, l'attitude des enfants dans le métro, dans l'autobus, au cinéma, dans les maisons de thé où on les introduit si abondamment, leur bavardage souvent intempérant, leur quasi-incapacité de « rester tranquilles », tout cela ne serait pas seulement apparence et impression venant d'une gêne causée

par toutes sortes de causes et traduirait une réalité. Si donc cette turbulence et cette agitation au sujet desquelles nous entendons de si fréquentes plaintes sont réelles, et combien de parents et d'éducateurs se lèveraient en pied pour le soutenir, avouons donc que, si nous en souffrons, indépendamment du tort grave qu'elles causent aux principaux intéressés, c'est-à-dire aux enfants, nous ne l'avons pas volé, et que nous avons bien fait tout ce que nous avons pu pour qu'il en soit ainsi. Les enfants sont d'autant plus capables de « rester tranquilles » que les grandes personnes les « laissent tranquilles », or c'est de quoi la plupart des grandes personnes se montrent incapables. Pendant les mois pendant lesquels le futur bébé mûrit paisiblement dans le sein maternel, nous acceptons de le respecter et de toucher de moins en moins à l'enveloppe sacrée qui le protège du monde et de nous. Mais, on pourrait dire presque aussitôt après qu'il en est sorti et qu'il exerce ses jeunes forces en tâtonnant vers la lumière, cette déférence cesse, et nous pénétrons par effraction dans son monde, son monde qui est proprement le sien, que les psychologues ne connaissent encore qu'imparfaitement et que tant de parents et d'éducateurs ne connaissent pas du tout, et nous nous y démenons, dans son intérêt, croyons-nous, mais avec autant de grâce et de sûreté qu'un éléphant dans un magasin de porcelaines. Nous voulons l'amuser, et puis l'instruire, et nous nous agitons au sein de son monde, jusqu'au moment où nous devenons impatients de sa propre agitation, sans consentir à nous apercevoir qu'elle n'est qu'une contagion de la nôtre, ou même dans certains cas un effort pour s'en débarrasser. Depuis des siècles, les grandes personnes, sages et expérimentées, répètent aux enfants qui entreprennent quelques essais ingénus de jardinage, qu'ils ne doivent point toucher au bouton s'ils veulent voir la fleur éclore, mais eux-mêmes sont bien incapables de s'abstenir de toucher aux boutons sacrés de l'enfance, de ne pas leur faire faire risette, de ne pas leur faire dire bonjour, ou bonsoir, de ne pas leur faire absorber de force un lait qui ne leur convient point, une règle de grammaire, une déclinaison latine. Les grandes personnes qui, en présence d'un petit enfant, sont bien incapables de « rester tranquilles » (souffrant d'ailleurs dans leur amour-propre que leur présence laisse le bébé indifférent), le

tourmentent de toutes les façons pour qu'il ne soit pas tranquille, après quoi lui reprochent de ne pas l'être. Si le petit était en âge de pouvoir réagir consciemment, il pourrait rétorquer aux grandes personnes : « Il est vrai que je suis maintenant agité, inquiet, indécis et prompt aux erreurs. Que ne me laissez-vous me développer lentement et paisiblement au sein de mon monde puéril, où je cherche, où je sens, où j'expérimente, selon des modes qui sont les miens et que vous devez modestement et courageusement, apprendre à connaître, afin de m'apporter l'aide dont il pourra m'arriver d'avoir besoin, une aide dont, au fur et à mesure que je me développe, je suis seul juge » (1).

Au contraire, comme je viens de dire, nous pénétrons de force dans le monde des enfants, nous ne le faisons pas seulement avec une indiscrétion gênante, nous en facturons les portes, nous en bouleversons l'organisation intérieure qui commence péniblement à s'effectuer et nous apportons aux enfants ou un ordre tout fait constitué par une pédagogie toute empirique, ou des éléments qui nous paraissent propres à constituer l'ordre qui pour nous est l'ordre idéal, mais dont les enfants n'ont que faire parce que ces éléments leur sont étrangers et que cet ordre leur est inconnu. Nous leur apportons et leur imposons en ne cessant de les déranger, outre nos perpétuelles interventions, et la méthode interrogative, et la méthode intuitive, et cette didactique-ci et cette didactique-là, et l'enseignement concret, et l'enseignement par l'image, et le cinéma, et la télévision, et la radio, et je ne sais quoi encore, et nous le faisons avec tant de vacarme, que les enfants n'ayant plus la force de nous mettre à la porte, finissent par faire autant de bruit que nous, et personne ne « restant plus tranquille », ni grands ni petits, le domaine de l'éducation est devenue tout justement la cour du roi Pétaud.

(1) Voyez notre cahier sur *le Rôle du Maître*.

Ce que nous tenons à leur apporter, et leur apportons avec autant d'intempérance que de générosité, comme une naturelle suite du lait maternel, c'est le langage. Du langage, nous sommes fiers, puisque depuis des siècles nous travaillons à le perfectionner, c'est-à-dire à le hausser du rôle d'utilité au rôle d'agrément (du parler pour dire à autrui ce qu'on pense, jusqu'au parler à autrui pour l'empêcher de penser). C'est une des premières et une des plus importantes acquisitions des enfants qui nous paraissent y appliquer tous leurs efforts, alors qu'il s'agit d'une acquisition toute naturelle, et d'autant plus aisée et plus sûre que personne ne s'en mêle. Puis donc que le langage est notre plus belle conquête, à nous adultes, et la plus belle conquête de l'enfant, celle grâce à laquelle, au moins en apparence, il peut sortir de son état inférieur d'enfants et accéder au nôtre, nous usons et abusons du langage, et nous nous en servons pour communiquer avec lui, mais surtout pour l'aider, croyons-nous, à se promouvoir à un état supérieur, cet état qui, bien entendu, est le nôtre. Encore n'y aurait-il que demi-mal si nous laissions patiemment le petit enfant venir à nous avec son langage à lui, le langage dont il se sert d'abord pour exprimer une pensée qui lui est propre et qui fait corps avec ce langage et qui ne peut s'exprimer que par ce langage (1). Mais nous voulons parler, et non qu'il parle (à l'école il est défendu aux enfants de parler, et dans beaucoup de familles encore sans doute), et nous l'empêchons de parler pour être plus libres de parler nous-mêmes, et l'obliger à penser à notre mode pour l'empêcher de penser au sien. A l'école on lui impose des exercices de vocabulaire, on s'efforce « d'enrichir son vocabulaire », si bien que, s'il est un élève docile il arrive à vêtir d'un riche vêtement une pensée pauvre, d'un vêtement bariolé un penser gris et terne. A l'école primaire (existent-ils encore ?) il y avait autrefois des exercices « d'élocution » destinés à permettre aux enfants d'apprendre à exprimer par le langage une pensée qu'ils n'avaient pas encore,

(1) Et aussi, souvent, pour commenter son action, pour *dire* au fur et à mesure ce qu'il *fait*.

ou qu'on leur livrait empaquetée du langage, comme un marchand complaisant enveloppe des fruits dans un beau papier.

A l'école, le maître parle, fait des leçons, interroge. On l'estime d'autant plus qu'il sait parler, sans qu'on lui demande jamais s'il sait se taire. A la maison, la radio parle incessamment, amuse, informe, enseigne, instruit, toujours naturellement avec l'aide du langage qui est son seul instrument, et s'il s'est trouvé déjà quelques-uns pour souhaiter qu'elle soit introduite à l'école, pour doubler (ou tripler) la parole du maître. Nous aussi, à l'école, comme dans la famille, nous avons la radio. Hors de l'école, le cinéma séduit les enfants, nous aurons aussi le cinéma scolaire, et, comme l'autre, ce sera le cinéma *parlant*, faisant ainsi de plus en plus de place au langage, qui empêche de regarder, et privant peut-être ainsi le cinéma de sa principale vertu. Dans la famille, il y a des appareils de télévision, il y en aura aussi à l'école, et la télévision parlera elle aussi. On pense aux temps héroïques de la leçon de choses d'il y a un demi-siècle (ces temps sont-ils révolus ?) où le maître présentait à ses élèves une chose, mais interposait entre la chose et eux son langage explicatif, explicatif de ce qu'il ne laissait aux élèves ni le temps ni la possibilité de regarder. On pense à ces professeurs qui parlent tant, et d'ailleurs si bien, du texte classique qu'ils sont chargés de commenter, que leurs élèves sont mis dans l'impossibilité d'y penser.

Et tous ces enfants arrivent à l'école, primaire ou secondaire, déjà surmenés linguistiquement par une société qui, d'une façon directe ou indirecte, parle, parle, incessamment, intarissablement. Au livre, écrit avec des mots sans doute, mais qui permettait la « parole intérieure » permettant la pensée et la compréhension grâce aux passages descriptifs et au récit, et où le parler des personnages n'intervenait que d'une façon rare et à bon escient, et où ces personnages donc laissaient penser, sentir, les lecteurs, de plus en plus des journaux dits pour enfants substituent ce que les Italiens appellent les *fumetti*, ces aventures où il n'y a plus ni descriptions ni récits, et qui sont constituées exclusivement par des dessins représentant des personnages de la bouche desquelles s'échappent inlassablement du commencement de l'aventure à la fin, et d'un numéro à l'autre du journal, des

bulles de paroles destinées à traduire non pas même ce que pensent ou sentent les personnages, car ils ne pensent et ne sentent pas grand'chose, mais ce qu'ils font. Si bien que l'inconvénient des *Fumetti* est beaucoup moins, comme on l'a parfois signalé, dans la prépondérance de l'image volubile et ne permettant pas la concentration de l'esprit, que dans la prépondérance du langage qui la permet encore moins. Malgré les apparences au cinéma, à la télévision, dans les journaux pour enfants, de plus en plus c'est le langage qui assaille la pensée infantine, et les personnages figurés parlent tant qu'on risque de ne plus voir ce qu'ils font.

IV

Ainsi dans la famille, dans la vie sociale, dans la rue des grandes villes, de plus en plus les enfants doivent céder devant le langage, cette admirable clé passe-partout avec laquelle les grandes personnes sont assurées de pouvoir pénétrer dans leur monde sans rencontrer de résistance efficace. Sans doute les enfants pourraient-ils résister en fermant leurs oreilles, comme beaucoup d'entre eux savent si bien le faire, aux « observations » de leurs parents, comme aux objurgations ou aux répétitions du maître. Mais si la parole monotone et répétée engendre l'inattention, la parole variée, multiple, aidée de sa collaboratrice l'image agit comme une puissante *suggestion*. Les enfants parlent de plus en plus, et trop souvent pour ne rien dire, non par imitation, mais par l'effet d'une véritable contagion, en parlant de plus en plus, en pensant de moins en moins, et ceci, pendant toute leur enfance, pendant toute leur adolescence jusqu'à l'âge mûr, à *notre âge*, où, de plus en plus ils revêtent de mots *formidables* une pensée bien inoffensive, ou de mots significatifs une pensée qui ne signifie exactement rien.

Non que nous souhaiterions réduire les enfants au mutisme (qui compromettrait fâcheusement la méthode Cousinet) mais voudrions-nous que leur langage fût moins suggéré. Autrefois (soyons un peu, pour une fois, *laudatores temporis acti*) les en-

fants parlaient, ils ont toujours parlé, mais ils parlaient pour se communiquer leurs impressions et leurs expériences. Qu'on en rencontre aujourd'hui se promenant par groupes ou en rangs, dans les rues d'une grande ville, de leurs bouche sortent des noms de coureurs cyclistes, des marques d'automobiles, et des phrases toutes faites qui suivront quelques-uns d'entre eux jusqu'à l'Université, et contre lesquelles l'école, qui commence à être consciente du mal, s'efforce plus ou moins adroitement de lutter. Ils ne savent plus ce qu'ils disent, mais, moins ils savent, plus ils disent. Le langage est devenu la pire des choses, le plus grand des maux, et nous ne pouvons plus faire de concessions à Esope. Les enfants ne se servent plus du langage, comme on se sert au besoin, d'un instrument, et comme il est normal, ils sont assaillis par le langage. Ils le *prennent*, comme une maladie chronique.

V

Sans doute le mal apparaît-il d'abord dans la famille, où les parents aisément se persuadent que, de bonne heure, il faut parler aux enfants, pour leur témoigner de l'intérêt, de l'affection, pour les amuser, pour les familiariser avec le langage (à supposer que cette expression ait un sens), que sais-je encore. Alors que, évidemment, dans le domaine du langage, la manière la meilleure pour les parents de témoigner qu'ils portent intérêt à leurs enfants, c'est, non de les obliger à écouter ce qu'eux-mêmes disent, mais d'écouter ce que disent ces enfants, de recevoir avec attention ces premières communications orales par lesquelles l'enfant cherche à la fois à s'exprimer et à éprouver la valeur psychologique et la valeur sociale de sa pensée en la soumettant à l'appréciation d'autrui, et ces premières questions sur lesquelles il n'y a pas lieu d'insister ici tant elles ont fait l'objet des observations et des enquêtes de psychologues de l'enfance.

C'est donc aux parents qu'il convient de rappeler ce que nous avons appelé autrefois, dans le domaine de l'éducation, les trois *règles d'or* du langage.

La première stipule *qu'on ne doit jamais parler à un enfant de lui*. On sait que c'est là dans les familles une pratique courante. Le père ou la mère, ne sachant pas trop quoi dire à leurs enfants, mais estimant, pour les raisons que je viens de dire, qu'ils doivent leur parler, et croyant qu'en leur parlant d'eux-mêmes, ils leur parleront de ce qui les intéresse le plus (ce qui est une très grosse erreur, au moins jusqu'à l'âge de la puberté), ne cessent de leur offrir de multiples remarques sur eux-mêmes. « Comme tu grandis » (ceci, selon le cas, avec un étonnement agréable ou pénible, et comme si être enfant cela consistait à faire autre chose qu'à grandir). — Tu auras le nez de ton père (il faut bien avoir le nez de quelqu'un) ou le menton de ta grand'mère. — Tu as ses cheveux, etc. (s'il s'agit d'une petite fille, je n'insiste pas, les propos sur les cheveux étant inépuisables). A quoi il faut ajouter les « observations » personnelles : « Tu te tiens mal. — Ne te tiens pas comme ça (qu'est-ce que c'est que ça ?) — Lève le dos, lève la tête, etc., etc.

Sans doute, quand elles ne sont pas machinales et dictées par une longue habitude, les remarques et les observations partent d'un bon naturel. Il s'agit, pour beaucoup de parents, de rendre leurs enfants conscients de leurs caractéristiques, pour qu'ils les connaissent, ou de leurs imperfections, pour qu'ils y remédient. Mais quand vous tenez de pareils propos à vos enfants, dites-vous bien qu'ils ne vous comprennent pas, pas du tout. L'enfance, c'est l'âge de l'inconscience. Heureusement, serions-nous tentés de dire, mais il n'importe que ce soit heureux ou non, c'est un fait. Les enfants ne savent pas comment sont leurs nez, leurs mentons ou leurs cheveux ; tant que les parents n'ont pas passé des heures à les leur faire remarquer, ils s'en moquent éperdument, ils sont comme ils sont, et ils sont bien trop occupés à découvrir le monde extérieur pour penser à eux-mêmes (et combien de poètes et de romanciers ont vu là la grâce incomparable de l'enfance). — Mais, diraient tant de parents, si cet âge de grâce est charmant, il ne peut durer toujours, et il est de notre devoir, à nous parents et premiers éducateurs, de le faire promptement cesser et de rendre les enfants conscients de

ce qu'ils sont, de ce qu'ils pourraient être, de ce qu'ils devraient être. — Que les parents ne se bercent pas dans cette illusion, qu'il suffit de dire à un enfant ce qu'il est (ou ce qu'ils croient qu'il est, car enfin sont-ils si sûrs de leur jugement ?) pour qu'il se connaisse comme tel, et que, partant de ce qu'ainsi il se sait être il s'achemine naturellement vers ce qu'on lui indique comme ce qu'il devrait être. On ne force point la nature, et on n'accroît pas à volonté la vitesse du développement de l'enfant, pas plus qu'on n'avait pu faire celle de la croissance du nourrisson. L'enfant reste ce qu'il est et garde l'allure qui est la sienne. Sans doute il viendra un âge où il prendra conscience de lui-même, grâce d'ailleurs surtout à la vie sociale, et encore plus à la camaraderie et à l'amitié qui succèdent à la première vie sociale, où il s'intéressera à lui-même, se cherchera, se découvrira, voudra se promouvoir. Jusque là (les âges de la puberté et de l'adolescence), les parents peuvent garder pour eux leurs remarques qui n'ont aucune efficacité : ou bien les enfants ne les écoutent pas et prennent rapidement l'habitude à l'occasion de penser à autre chose (une fois de plus le langage des grandes personnes crée chez les enfants non l'attention, mais la distraction), et donc ces remarques et observations s'avèrent inutiles, ou bien, si elles sont trop fréquemment répétées et si les enfants sont trop dociles, ils prennent peu à peu l'habitude de les répéter, comme nous l'avons dit, par l'effet de la suggestion, sans y ajouter la moindre signification, et de manière ainsi à se rendre insupportables.

Il faut donc que les parents s'abstiennent complètement de parler aux enfants d'eux-mêmes, ce qui n'est d'ailleurs d'abord qu'un des simples effets de cette politesse par laquelle on leur recommande d'éviter, « quand ils seront grands » les *remarques personnelles*. Ayons avec nos enfants la même attitude polie et réservée que nous avons nous mêmes avec les autres grandes personnes auxquelles nous rougirions de faire remarquer que leur ventre s'arrondit ou que leurs cheveux grisonnent.

Est-il besoin d'ajouter que ses « compliments » adressés aux enfants sont aussi déplacés que les « observations » ? Là aussi conformons-nous aux règles de la « civilité puérile et honnête ». Nous ne nous permettons pas de prodiguer des louanges à nos contemporains sur leur apparence extérieure. — Il faudrait le

faire pour certains enfants afin de leur éviter le développement d'un sentiment d'infériorité. — Mais pourquoi auraient-ils un sentiment d'infériorité si ce sentiment n'était pas né au sein d'une vie familiale où ont été commises des maladroites qui l'ont créé ? Et quand il est né, ce n'est pas de cette façon naïve qu'on le fera disparaître. Défions-nous d'une activité éducatrice. L'œuvre de l'éducation n'est pas de réprimer, mais d'aider l'individu en période de création, à se créer lui-même, quand, et seulement quand il a besoin d'une aide. Si nous découvrons chez l'enfant une méfiance de soi-même, n'essayons pas inutilement de l'en délivrer par des discours tendant à le persuader de l'erreur de cette méfiance. Plus nous adresserons à l'enfant de « compliments » sur lui-même, plus, s'il se sent vraiment inférieur, nous le confirmerons dans ce sentiment. « Je vaudrais sans doute bien peu, se dira-t-il à la longue, puisque mes parents éprouvent sans cesse le besoin de me répéter que je vaudrais quelque chose ». Tout être arrive à valoir quelque chose, à condition qu'il consente et s'efforce à se réaliser, et n'essaye point de tendre vainement et sottement à ce qui est pour lui irréalisable.

Que les parents se refusent à ces propos vains et dangereux et, s'abstenant de ce qui peut, selon ceux auxquels ils s'adressent, créer un découragement ou développer une vanité d'autant plus inutile qu'elle ne sait pas réellement sur quoi s'appuyer, qu'ils travaillent au contraire à faire cette œuvre positive, qui est leur œuvre, c'est-à-dire à créer ce *milieu éducatif* qui permettra à chacun de leurs enfants, de devenir ce qu'il est.

VII

La seconde règle d'or est la suivante : *ne jamais parler d'un enfant en sa présence*. Les raisons sont les mêmes que celles que nous venons de donner pour la règle précédente, puisqu'ici l'habitude fâcheuse des parents ne consiste pas en autre chose qu'à redire à d'autres en présence des enfants ce qu'ils ont dit à ces derniers quand ils étaient tête à tête avec eux. Depuis « Elle frise naturellement », ou « Il est toujours le premier de sa classe »

(même d'ailleurs si ce n'est pas vrai, et alors c'est grave, puisque l'enfant surprend son père ou sa mère en flagrant délit de mensonge), jusqu'à « Elle n'est pas jolie, il faudra qu'elle se fasse une raison » (ou un maquillage !), et « Ne vous y fiez pas, il est très sournois et il nous rend la vie bien difficile à son père et à moi », les parents étalent ainsi aux yeux d'autrui, par leurs discours infempérants, et d'ailleurs en s'attribuant toujours le beau rôle, la vie privée de leurs enfants.

Quand cet étalage est tête à tête, le mal est grand sans doute, mais, ainsi que nous venons de le dire, il est atténué dans bien des cas par l'indifférence des enfants, ces propos glissant, sans qu'ils s'en soucient, sur la carapace à l'intérieur de laquelle ils se développent. Mais ici il y a des témoins, et des témoins que les parents appellent et dont ils sollicitent l'examen. Et alors que, dans le tête à tête, les enfants ne comprennent pas que les parents disent cela, ou ne les écoutent pas dire cela, ici la présence d'un tiers auquel on fait appel et devant qui on étale *cela*, cause, à la longue (car il y a un âge où l'enfant est aussi indifférent aux discours qu'on lui tient, qu'il y ait ou non des témoins) une certaine irritation, la sensibilité intervenant ici et étant de plus en plus touchée. Aussi bien d'ailleurs dans les cas d'exaltation que dans les cas de dépréciation.

La dépréciation (quand elle ne se produit pas devant des « étrangers », auquel cas elle lui est totalement indifférente, et il a grandement raison) lui est pénible, je n'ai pas besoin de dire pourquoi, et contradictoire. Il souffre dans sa sensibilité que ces parents dont il veut être aimé le déclarent ainsi, devant témoins, non aimable, et le découragent ainsi publiquement dans cette ascension où si souvent ils trébuchent. Et il ne comprend pas pourquoi ses parents s'obstinent ainsi à présenter au grand jour des travers et des erreurs dont précisément par leurs exhortations ils essaient d'obtenir de lui qu'il en fasse disparaître jusqu'au souvenir et ne s'en rende plus coupable. Comment un petit enfant pourrait-il concilier le « Tu ne feras plus », qui invite à un oubli accepté de part et d'autre, avec le « Il faut que je vous raconte ce qu'il a fait hier soir ». Il faudrait s'entendre. La faute est-elle effacée et disparue de la mémoire des hommes ? Alors n'en parlons plus, réellement n'en parlons plus.

Et là aussi conformons-nous à ce que la « bonne éducation » nous enseigne sur les *remarques personnelles* et rappelons-nous que jamais nous ne nous permettons de dire en présence d'autrui, du mal, ni d'ailleurs du bien, d'une personne présente.

Car le danger est aussi grave dans le cas de l'exaltation que de la dépréciation. Dans les deux cas l'enfant réproouve l'attitude des parents. A l'âge en effet, 8 ou 9 ans (et quelquefois même plus tôt) où il accède à la vraie vie sociale, il sait que l'estimation excessive de soi-même est le défaut le plus sensible au groupe, et contre quoi le groupe réagit le plus vigoureusement. Le vaniteux, le crâneur, celui qui se croit supérieur à tous les autres, est celui auquel le groupe est naturellement le plus hostile, puisqu'il est un de ceux qui, avec l'asocial et le taquin, menacent le plus la vie du groupe (1), le groupe ne pouvant vivre que d'une certaine homogénéité, d'une certaine égalité de valeur entre les différents membres du groupe. Si bien que quand ses parents complimentent ainsi un enfant devant autrui, il évoque ainsi d'une façon plus ou moins précise les camarades devant lesquels il se sentirait terriblement gêné s'ils étaient présents. Qu'on dise devant ces êtres étrangers et lointains qui sont les grandes personnes qu'elle a les plus beaux cheveux du monde, ou qu'il est toujours inscrit sur le tableau d'honneur, cela n'a qu'une relative importance, les grandes personnes sont les grandes personnes et il faut en prendre son parti. Mais qu'arriverait-il si subitement un camarade apparaissait et écoutait ces propos ? Que de fois les enfants ont-ils eu l'envie de prier leurs parents de se taire et de parler d'autre chose ! A moins que, bien entendu, ils ne prennent à la longue plaisir à cet éloge persistant et à cette sorte de permanente distribution de prix où on monte sans répit les degrés de l'estrade et reçoit sur le front l'entassement des couronnes, et ne deviennent ainsi, ce qu'il y a de plus odieux et de plus en plus contradictoire en ce monde, des enfants vaniteux. Puisqu'un enfant vaniteux, s'estimant et donc se considère comme achevé, nie ainsi sa qualité d'enfant.

— Mais si je le blâme publiquement il s'abstiendra, si je le

(1) Voir sur ce point R. Couzinet : *La vie sociale des enfants*.

loue, il persévèrera — Prenez garde qu'il ne persévère dans l'action blâmable, parce qu'il sera indifférent à votre blâme, et qu'il proteste au moins intérieurement, contre la louange, parce qu'il en souffrira. Et n'attribuez pas au langage, à votre langage, une telle force persuasive.

VIII

La troisième règle d'or est celle-ci : *Ne jamais parler devant les enfants de ce qui leur est étranger*, n'avoir en leur présence aucune conversation à laquelle ils ne puissent participer. Ici nous pensons pouvoir faire appel à une expérience trop commune. Des grandes personnes sont réunies, ou se rencontrent par hasard. Des enfants sont présents. Dans le premier cas, ils ne devraient pas être présents, dans le second cas on ne devrait pas se comporter comme s'ils n'étaient pas présents. Dans tous les cas les grandes personnes parlent, racontent des événements, quelquefois scabreux, discutent de politique, ou médisent de leur prochain. Dans tous les cas la conversation commence, ou se continue, exactement comme si les enfants n'étaient pas là, en admettant qu'ils ne participeront pas à la conversation, et en leur enjoignant de ne pas le faire s'il leur en venait l'envie. Bien entendu on ne se permettrait rien de semblable avec une tierce personne adulte, mais pour un enfant, on peut se le permettre, d'abord parce que « cela n'a pas d'importance, il ne comprend pas », et ensuite, un peu moins haut, parce qu'on n'est quand même pas tenu à la même politesse envers un enfant qu'envers une grande personne. Sur ce second point, nous demandons une explication : la politesse est-elle une question d'âge ? A partir de quel âge doit-on être poli envers une personne présente, 7 ans, 15 ans, 21 ans ou 50 ans ? Et dans le premier cas, que veut-on dire quand on déclare que l'enfant ne comprend pas ? Que la conversation passe très haut, au propre et au figuré, au-dessus de sa tête et de ses oreilles ? Mais alors il s'ennuie, et le quel droit le maintient-on ainsi dans une inactivité qui lui est manifestement nuisible ? Et qu'entendez-vous quand vous déclara-

rez qu'il ne comprend pas ? Sinon une justification à votre attitude ? « Il ne comprend pas, donc nous pouvons parler », ce qui revient à dire : « Comme pour que nous puissions librement parler il faut qu'il ne comprenne pas, nous admettons donc a priori qu'il ne comprend pas, et ainsi nous pouvons parler ». Et on nous permettra sans doute de contester la valeur de ce raisonnement. La vérité est que, une expérience quotidienne en a maintes fois témoigné, les enfants « comprennent », ce qui veut dire (ne cherchons pas à faire du mot une explication exhaustive, psychologique ou philosophique) qu'ils traduisent en leur langage le langage adulte qu'ils entendent, et insèrent dans leur mode de pensée, déformé à leur usage, le mode de pensée que ce langage leur révèle. Et de cette traduction, et de cette déformation ils feront quelque jour un usage qui vous surprendra, qui vous troublera, qui vous inquiétera. « Où va-t-elle chercher cela » ? Hélas ! nulle part ailleurs que dans les propos que vous avez tenus en sa présence.

— Mais enfin, ma petite-fille m'accompagne, je rencontre une amie à qui j'ai quelque chose d'important (?), ou qui a quelque chose d'important (?) à communiquer, et qu'il ne faut pas, ou qu'il est inutile, que la petite entende. Devons-nous nous priver de cette communication, la remettre « à une date ultérieure » ? — Mais, évidemment. Toute vie en commun suppose des sacrifices individuels. Vous avez des enfants. Du jour où vous leur avez permis d'apparaître dans votre vie, votre vie est modifiée, votre vie doit être modifiée. Et je vous assure que les grandes personnes ont toutes sortes de moyens et d'occasions de se communiquer ce qu'elles veulent, sans l'inconvénient dont je parle ici.

Bien sûr, pas en parlant à voix basse en présence de l'enfant, ce qui est bien une des plus grandes maladresses qu'on puisse commettre. « Ils baissent la voix, se dira l'enfant, c'est donc qu'ils ne veulent pas que j'entende. Ils ne veulent pas que j'entende, c'est donc que j'ai intérêt à écouter ». Et c'est ainsi que les oreilles s'allongent, et que tant de petits enfants deviennent indiscrets et écoutent aux portes, sans aucun profit, car le plus souvent ils ne tirent rien de ce qu'ils entendent, mais au point de développer en eux une attitude de méfiance absolument contraire à leur croissance normale, et tout à fait anormale, à

l'opposé de la vraie curiosité des enfants, et de leurs intérêts naturels.

Dites-vous bien que si, ainsi que je le disais, vous ne cessez de pénétrer avec effraction dans le monde des enfants, ils n'ont, normalement et à moins que vous n'ayez commis bien des erreurs, dont celle dont je viens de parler, aucune envie de pénétrer dans le vôtre. Naturellement, si vous les y attirez par vos maladresses, ou par vos machines (radio et autres), il finira par vous suivre, par se laisser entraîner, mais soyez assurés qu'il en souffrira, et vous aussi. Il y a un monde du langage des grandes personnes, et un monde du langage des enfants. Que chacun reste dans le sien.

— Que faut-il faire si un enfant, une fillette surtout, au cours d'une promenade, sur une plage, dans un jardin public, interrompt ses jeux, et apparaît au milieu de grandes personnes occupées à leur conversation ? — Exactement ce que vous feriez, si l'intruse était une grande personne dont vous ne voudriez pas être écoutée. Donc ne pas lui dire : « Va-t-en jouer, tu nous déranges — Ce que nous disons n'est pas pour toi — Une petite fille n'écoute pas les grandes personnes, etc... » Mais dévier habilement la conversation, comme si le sujet en était tel que la petite intruse puisse y participer, et l'inviter effectivement à y participer. Si l'enfant, d'une façon perverse (et quelle sera la cause de cette perversité ?) est intervenue pour surprendre des secrets de grande personne, elle y renoncera rapidement. Et si elle est venue simplement, d'une façon naturelle, pour exprimer quelques pensées, et *causer*, elle dira ce qu'elle a à dire et s'en ira quand la reprendra le désir du jeu et de l'entretien avec quelques camarades de son âge.

IX

Finalement, faudra-t-il ne jamais adresser la parole à nos enfants ?

Mais si. Comme vous l'adresseriez à de grandes personnes, — une fois dépassé l'âge des mots de tendresse, des câlineries ver-

bales apaisantes (et cet âge est vite dépassé), et des contes de mère l'Oye, en fin de la journée, quand le sommeil se prépare et où s'endorment les belles au bois dormant. Et puis les réponses aux questions posées, les explications demandées, toutes les occasions au cours desquelles l'enfant ou bien vous invite à entrer dans son monde à condition que vous n'y dérangiez rien et que vous n'y restiez pas trop longtemps, ou frappe à la porte du vôtre pour que vous lui montriez non tout ce que vous, adultes, jugez intéressant, mais tout ce qui l'intéresse, lui, c'est-à-dire tout ce qui est propre à compléter une connaissance fragmentaire, ou à éclairer une vie obscure.

— Et s'il ne parle pas ?

— N'en prenez point d'inquiétude. Trop parler nuit, peu parler ne nuit pas. Il a de ne point parler ses raisons, qui sont bonnes. Sachons respecter un silence, gros peut-être de possibilités.

Et disons-nous sans cesse que les enfants (et aussi bien les adolescents) vivent dans un monde qui est le leur et où par conséquent nous n'avons pas le droit d'entrer sans leur permission, un monde extrêmement différent du nôtre, et où par conséquent nous ne pouvons entrer sans risquer d'y commettre de grosses maladresses. Ne le laissons pas vide évidemment, ce qui serait bien dangereux, mais n'y introduisons que ce dont l'intéressé, directement ou indirectement, manifeste le besoin.

Il nous semble que c'est ce respect du monde enfantin qui a dominé toute l'activité de l'Ecole Nouvelle française pendant la présente année comme aussi pendant les années antérieures, conformément au programme que ses promoteurs s'étaient tracé. L'Ecole Nouvelle française, c'est une œuvre de protection de l'enfance.



VIE DU MOUVEMENT

Notre directeur M. Cousinet, a été invité par le Syndicat des Médecins Inspecteurs des Ecoles de la Seine, le 18 avril dernier, à présenter différents aspects de l'éducation nouvelle. Au cours de sa conférence il a surtout insisté sur le fait que l'éducation nouvelle se présente aux usagers, c'est-à-dire aux enfants, à la fois comme un régime et comme une thérapeutique. En tant que régime, elle doit comporter

des modes de vie extrêmement variés convenant à la fois aux intérêts et aux aptitudes des différents types d'écoliers. En tant que thérapeutique, elle doit s'adapter à chacun des individus qui, pour des raisons quelconques, sont tels qu'aucun régime n'ait pu leur convenir. N'est-ce pas dire que l'éducation nouvelle n'est autre chose qu'une hygiène mentale ?

INFORMATIONS

La 19^e Conférence internationale de l'Education publique s'est tenue à Genève du 9 au 17 juillet dernier. Elle a étudié successivement le problème toujours si grave de la fréquentation scolaire et de l'enseignement obligatoire. Malgré les progrès réalisés, « on reconnaît franchement, note-t-on dans les conclusions de la Conférence, que des millions d'enfants sont encore privés du droit à l'instruction en raison du manque de locaux et de la pénurie d'instituteurs. »

La Conférence a étudié ensuite le problème de l'inspection primaire, demandant une fois de plus que les inspecteurs primaires soient des collaborateurs que des juges. Encore faudrait-il savoir si, de la visite de l'inspecteur, l'instituteur n'attend pas et ne souhaite pas plutôt un jugement (précisé par une note) qu'une collaboration.

Peut-être reviendrons-nous un

jour sur ce problème de l'enseignement du latin auquel, comme le savent nos lecteurs, nous avons consacré un Cahier, mais avons consacré un Cahier.

Ce problème a fait l'objet dans la presse italienne, récemment, d'un certain nombre d'articles que signale dans son dernier numéro la revue *La Scuola e l'Uomo*. Pour l'enseignement d'une langue plus proche évidemment de l'italien que la nôtre, et constituant pour nos voisins une véritable langue mère, le prof. A. Visalberghi est sévère. « Le latin, écrit-il, tel qu'il est enseigné actuellement dans l'école moyenne, se réduit à une déformation plutôt qu'à une formation, devient plutôt une parodie qu'une célébration de notre tradition humaniste. » Le prof. Marchesi, et ceci nous touche en France, attire l'attention sur l'âge auquel il convient de commencer l'étude du latin. « Si à 11

ans, écrit-il, on peut apprendre une langue vivante, la langue morte a besoin de pénétrer lentement dans la curiosité, dans l'intérêt, dans l'application mentale de l'écologiste; elle doit être absorbée comme un processus cognitif, calme et conciliant à travers les faits, les paroles, les écrits des grands personnages de l'antiquité, qui sont aussi les personnages anciens de notre histoire, comme cette langue morte est notre langue elle-même telle qu'on le parlait et qu'on l'écrivait alors. »

La revue des C.E.M.E.A., *Vers l'Education nouvelle*, a publié dans ses derniers numéros les résultats d'une précieuse enquête faite par Mlle B. Harvaux auprès des moniteurs des colonies de vacances à qui elle a demandé de lui signaler les difficultés qu'ils y avaient rencontrées. Il y a là des renseignements de la plus grande valeur et d'une importance inappréciable, des confidences, des aveux, des questions, tout un ensemble de matériaux bien classés qu'on ne saurait trop estimer.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

A. BERGE, *La liberté dans l'éducation*, Coll. A la découverte de l'enfant de Paris, Ed. du Scarabée 1956.

C'est un des problèmes, on pourrait dire que c'est le problème de l'éducation nouvelle, celui que depuis 11 ans nous avons ici rencontré combien de fois et souvent abordé. Il est entendu que dans l'éducation d'autrefois les enfants faisaient ce que voulaient leurs parents et leurs maîtres, et que dans l'éducation nouvelle ils ne font que ce qu'ils veulent, c'est-à-dire, n'est-ce pas, uniquement des sottises. Le livre dense et riche du Dr Berge fait le point de cette grave question, où les adversaires de l'éducation nouvelle ont, involontairement ou volontairement et avec mauvaise foi, tout embrouillé. Il s'agit de reconnaître que le mot liberté ne signifie pas n'importe quoi, et que dire qu'être libre

c'est faire ce qu'on veut, c'est exactement ne rien dire du tout. L'auteur le démontre ici d'abord par une analyse psychologique très pénétrante où il démêle la liberté du « sentiment de la liberté », et où il fait voir comment est née et s'est développée chez tant de parents, et de maîtres, une véritable peur de la liberté. Il tire ensuite de cette analyse les conséquences pédagogiques qui s'imposent. On lira ce petit livre avec profit, on le lira avec plaisir, tant il contient, grâce à l'abondante expérience de l'auteur, de choses vécues. Il a sa belle place dans la collection de M. Debesse, il aide bien à découvrir ce qu'est la liberté pour l'enfant, et ce que sous ce mot doit comprendre l'éducateur averti. Il aide à saisir ce qui est, encore une fois, une des clés de l'éducation nouvelle.

R. C.

ABONNEMENTS 1955-1956

Tous nos abonnements suivent l'année scolaire.
Ecole Nouvelle Française, 11, rue Ernest-Renan, Bellevue.
C. C. P. Paris 5255-74

TARIF POUR LA FRANCE : Abonnements.....	750 fr. par an
— de soutien	1.000 fr. —
VENTE au N°	120 fr. —
TARIF POUR L'ETRANGER	850 fr. —

BELGIQUE : Mlle Alice CLARET,	130 fr. belges
21, avenue de Foestraets, Uccle-Bruxelles	
pour E.N.F. c.c.p. n° 609-35	
Vente au n°	22 fr. belges



Prière de bien vouloir :

- Indiquer s'il s'agit d'un **réabonnement**.
- **Ecrire en capitales** tous les noms propres (nom de l'abonné, de sa rue, de sa ville).
- **Suivre exactement la suscription** de l'abonnement précédent, le nom surtout, (particulièrement dans le cas des établissements d'enseignement) pour éviter les envois en double.
- En cas de **changement d'adresse** ou de modification quelconque, joindre l'**ancienne bande et 30 fr. en timbres** (indispensable).
- Toujours indiquer au verso la destination de vos virements.
- **Avertissez-nous si vous désirez ne pas renouveler** votre abonnement le silence étant considéré comme un renouvellement tacite. Pour un désabonnement demandé **en cours d'année**, prière de nous régler les **numéros reçus** (120 frs par numéro).
- Merci de votre soin, qui évitera les erreurs et nous fera gagner du temps.



L'ÉCOLE NOUVELLE FRANÇAISE
11, rue Ernest Renan, Bellevue (Seine-et-Oise)